

Bulletin de la Société d'Histoire de la Guadeloupe



Les Amérindiens dans les publications de la Société d'histoire de la Guadeloupe

Gérard Lafleur

Number 135-136, May–August–September–December 2003

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1040736ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1040736ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société d'Histoire de la Guadeloupe

ISSN

0583-8266 (print)

2276-1993 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lafleur, G. (2003). Les Amérindiens dans les publications de la Société d'histoire de la Guadeloupe. *Bulletin de la Société d'Histoire de la Guadeloupe*, (135-136), 57–68. <https://doi.org/10.7202/1040736ar>

Tous droits réservés © Société d'Histoire de la Guadeloupe, 2003

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Les Amérindiens dans les publications de la Société d'histoire de la Guadeloupe

Gérard Lafleur
Professeur d'histoire et géographie

Les populations amérindiennes, Arawaks et Caraïbes pour reprendre la terminologie employée jusqu'à la deuxième moitié du XX^e siècle, ont été au centre des préoccupations d'une partie importante des membres de la Société d'histoire de la Guadeloupe et plus particulièrement des fondateurs de celle-ci. Ceci explique en grande partie la périodicité des parutions, la qualité des contributions dans le *Bulletin* et le choix de la publication des textes.

La périodicité des publications est en relation avec les animateurs et leurs centres d'intérêt. Ceux-ci, dans la première période, sont des pionniers de la recherche archéologique et de la connaissance des populations qui peuplèrent les petites Antilles et notamment la Guadeloupe. Le XVII^e siècle et les débuts de la colonisation française constituaient également des sujets de réflexion, ce qui les poussait à l'étude des chroniqueurs. Tout ceci se retrouve dans la teneur des articles et des publications.

En conséquence, on peut distinguer deux grandes périodes dans la parution d'articles concernant les Amérindiens dans le *Bulletin* de la Société d'histoire de la Guadeloupe. Dès le premier numéro (1^{er} trimestre 1964) et jusqu'au numéro 23 (1^{er} trimestre 1975), chaque numéro comporte un ou même deux articles sur les Amérindiens. Il faut attendre ensuite 21 ans, soit 1996, pour que le numéro 109 soit entièrement consacré à ce sujet.

La publication des ouvrages traitant du sujet est également de la fin de la première période.

La qualité et la personnalité des auteurs impliquent deux approches différentes. Celle des archéologues s'appuie sur des recherches de terrain, les fouilles qui utilisent les sciences exactes comme les datations au carbone 14, la stratigraphie... tandis que les historiens utilisent les textes des chroniqueurs et les témoignages d'auteurs ou d'administrateurs contemporains des derniers Amérindiens vivant dans nos îles.

La séparation n'est pas étanche car les uns et les autres confrontent ces deux types de sources pour tenter d'expliquer les points les plus obscurs. Il n'y a donc pas, comme c'est souvent le cas dans le reste du monde, opposition et souvent ignorance des travaux des archéologues par les historiens et vice-versa. Cela tient au fait que la préhistoire est assez tardive dans notre zone : on parle plus facilement d'époque précolombienne car les premiers textes écrits ou tout au moins compréhensibles par tous, si on exclut les signes incas et aztèques, apparaissent avec les récits de Christophe Colomb et ses compagnons.

Le *Bulletin* de la Société d'histoire de la Guadeloupe met en valeur les préoccupations des chercheurs et des intellectuels guadeloupéens dans les années 1960. Lors de cette époque charnière, l'histoire de la Guadeloupe et plus généralement des Petites Antilles était connue certes, mais elle était marquée par l'événementiel et l'histoire des institutions. L'historien M. A. Lacour, Jules Ballet faisaient référence.

Le premier article est de Jacques Adélaïde-Merlande, à l'époque professeur au lycée Gerville-Réache. Après avoir rappelé les grandes étapes administratives de la colonisation française aux Antilles et plus particulièrement de la Guadeloupe, l'environnement humain et politique à l'époque où le R.P. Labat séjourna dans nos îles, il procède à une analyse critique des informations fournies par celui-ci sur les Caraïbes qu'il a rencontrés lors de ses voyages dans les îles. Il relève les éléments concernant les liens familiaux et ethniques avec les autres groupes vivant à la Dominique, Saint-Vincent et même en Terre Ferme, les informations sur le mode de vie qu'il relie aux découvertes faites à Marie-Galante, les habitudes alimentaires – y compris le cannibalisme qu'il signale comme rituel –, les habitudes sociales, tous ces éléments qui nous semblent

maintenant évidents sont mis en valeur dans cet article. Notons également le commentaire critique du point de vue du R.P. Labat sur les problèmes religieux, religion des Amérindiens comme des difficultés d'évangélisation.

L'article d'Edgar Clerc, paru dans le deuxième numéro, est capital pour l'archéologie caraïbe. L'auteur est à cette époque archéologue amateur éclairé : cela signifie que ce n'était pas son métier, comme cela était le plus souvent la règle pour l'archéologie préhistorique jusqu'aux années 1960-1970. Il présente le résultat de ses recherches effectuées en Grande-Terre et principalement à Morel et, comme le précise la rédaction, « L'article... est un remarquable résumé de tout ce que l'on sait actuellement sur la préhistoire et sur l'histoire précolombienne des Antilles : il diffuse des notions dont plusieurs sont assez récentes et encore peu connues. C'est en même temps l'exposé méthodique et scientifique des connaissances archéologiques les plus modernes qui concernent notre île... »

Effectivement, cet article d'Edgar Clerc est fondamental et servira de base de travail aux professionnels de l'archéologie précolombienne qui lui ont succédé depuis. Il rappelle la situation de l'occupation humaine des Antilles au moment où Christophe Colomb arrive dans la Caraïbe, les Arawaks qui occupent les Bahamas¹, Hispaniola et Cuba, habitants aux mœurs paisibles, les Caraïbes « belliqueux et anthropophages » qui occupaient les Petites Antilles et les Ciboneys, « peu nombreux... considérés comme les premiers occupants des Antilles... refoulés par les Arawaks dans la partie ouest de Cuba et dans la péninsule sud-ouest de Haïti. »

Il cite les chroniqueurs et fait le point des légendes rapportées par ceux-ci qui concernent le passé des populations qu'ils ont côtoyées. Celles-ci ne sont que des légendes ; c'est pourquoi, dit-il, « de nombreux chercheurs, depuis des années, essaient de reconstituer l'histoire précolombienne des Grandes et Petites Antilles à partir des seuls documents authentiques qui soient à leur disposition : les vestiges laissés dans le sol de ces îles par les peuples qui les occupèrent... » Il justifie donc les fouilles et donne leur raison d'être. Il s'appuiera sur les travaux effectués par l'Université de Yale des Etats-Unis sur des sites du Venezuela et des Antilles avec datations au carbone 14.

1. Les historiens modernes distinguent les premiers habitants des Bahamas qu'ils dénomment Lucayes.

Grâce à ces travaux et à ses propres découvertes, il propose une chronologie des cultures amérindiennes qui établit les bases d'une archéologie guadeloupéenne et même antillaise. Cette périodisation s'inspire naturellement de la préhistoire classique et de la périodisation mise en place par l'école française en pointe dans cette matière.

Il détermine ainsi trois périodes : comme les vestiges trouvés à Trinidad semblent se relier logiquement à ceux du Venezuela et ne comportent que des pointes de flèches, des silex, des os de mammifères qui semblent indiquer la présence de populations composées uniquement de chasseurs, il la rapproche du paléolithique, l'ancien âge de la pierre taillée, en la dénommant **paléo-indienne**. Il la fait débiter à 15 000 av. J. C. et finir à 5 000 av. J. C.

La deuxième période semble correspondre à ce que nous savions du mésolithique², notamment l'évolution des peuplades en pêcheurs, ramasseurs de coquillages, utilisant la poterie, la pirogue. Les sites de ces cultures se caractérisent par les tumulus formés des coquilles consommées et par les microlithes entrant dans la composition des outils composites³. Edgar Clerc retrouve ces caractéristiques dans les sites de l'île de Cubagua « qui datent de 2 500 avant J. C. et celui de Manicuaré sur la péninsule d'Araya qui date de 1 600 à 1 100 avant J. C... Ce sont d'énormes accumulations de coquilles pouvant atteindre parfois 3 à 4 mètres d'épaisseur, dans lesquelles on retrouve des os de poissons, des tests d'oursins, des plats constitués par des fragments de coquilles de *strombus gigas* (lambi) et un outillage très simple comprenant des pointes en coquillage, des marteaux en pierre et surtout une sorte de gouge taillée dans l'extrémité inférieure d'une coquille de *strombus*, qui devait sans aucun doute servir à creuser des canots... » Il avait donc toutes les raisons de la nommer **mésio-indienne** qu'il fait débiter à 5 000 av. J. C. et finir à 1 000 av. J. C. Il faut

2. Mésolithique : phase du développement techno-économique des sociétés réalisant la transition entre les modes de subsistance du paléolithique et du néolithique.

3. Escargotière : amas de coquilles d'escargots mêlées à des cendres, des débris osseux et des vestiges industriels. Ces dépôts sont très nombreux en Afrique du Nord. Ils apparaissent sous formes de buttes, hautes de 1 à 3 m, souvent de plan ovale et atteignant parfois plus de 100 m de longueur. Ils sont généralement situés à proximité des points d'eau ou des cols dans les régions montagneuses. (*Dictionnaire de la Préhistoire*, Larousse, 1969).

remarquer qu'il parle déjà de **pré céramique** et qu'il cite d'autres sites dans les Îles Vierges (Saint-Thomas) et dans les Grandes Antilles.

Enfin, la dernière période qui s'achève en 1 500 correspond au néolithique, pendant laquelle apparaissent l'agriculture et l'élevage ainsi que la métallurgie. Il la fait commencer aux Antilles vers l'an 1 000 av. J. C. et, reprenant les traditions transmises par les chroniqueurs, il impute les transformations aux Arawaks qui connaissaient l'agriculture et la poterie. Les méso-indiens leur auraient appris la navigation et ils auraient occupé l'arc antillais. Cette population se serait divisée en Taïno, Sub-Taïno repoussant devant les méso-indiens. Enfin, entre 1 000 et 1 500, une migration caraïbe se serait installée dans les Petites Antilles. Ces peuples connaissant l'agriculture et la poterie, ils sont assimilés au néolithique sous le terme de **Néo-Indiens**. L'arrivée de Christophe Colomb marque traditionnellement la rupture entre le précolombien et l'histoire.

On remarquera l'hésitation dans l'utilisation des termes définissant les périodes. Edgar Clerc crée un vocabulaire spécifique qui n'utilise pas encore le mot Amérindien, lequel va être imposé par les universitaires des États-Unis et la mise en place d'une chronologie qui débute en 15 000 av. J. C., date très largement postérieure à celle des débuts de la préhistoire. On remarque également que ses phases ne correspondent pas, comme c'est le cas habituellement, à l'évolution de l'homme. Le sapiens-sapiens dans ce cas particulier, est l'acteur de toutes les cultures déterminées.

L'autre partie de l'article est plus assurée, car elle détermine les 4 niveaux de culture du site de Morel qui serviront de base aux futurs archéologues. Le site, situé près du Moule, semble idéal pour une installation humaine durable. Il se trouve près du rivage, protégé par la barrière corallienne, et la présence de l'eau assure une occupation permanente dès la présence des hommes. À partir de datations au carbone 14, les quatre niveaux sont ramassés sur une période assez courte qui va de 220 après J. C. à 850 après J. C.

Les poteries, l'outillage lithique, les *trois-pointes* et les sépultures vont permettre de déterminer assez précisément des cultures bien différenciées. La qualité des poteries et leur ornementation constituent le marqueur. Leur grossièreté indique le premier niveau ; un type de céramique avec sa décoration élégante comportant du rouge uni, du rouge brun, du noir brillant, du blanc, du violet, du jaune d'or, détermine le niveau

II. Le niveau suivant montre une détérioration des connaissances techniques des potiers et la polychromie devient rare. Elle est associée aux *trois-pointes*, objet mystérieux qui devient le marqueur du niveau III. Quant à la céramique du niveau IV, elle se caractérise par son aspect uniquement utilitaire. Les sites de Damencourt et de l'Anse-à-l'Eau, toujours situés dans le nord-est de la Grande-Terre, sont ensuite décrits et étudiés à partir de la chronologie établie pour Morel.

Les conclusions tirées par Edgar Clerc mettent en valeur ses interrogations et montrent qu'il reste prudent en sachant qu'il s'agit d'un travail préliminaire qui a le mérite de poser les bases d'une recherche archéologique qui ne fait que commencer. Les questions qu'il se pose sur les *trois-pointes*, sur l'absence de vestiges concernant les pré-céramiques, sur la possibilité d'utilisation des témoignages des chroniqueurs comme éléments d'explications des vestiges archéologiques, indiquent les pistes à suivre par ses successeurs.

Quoiqu'il en soit, cet article peut être considéré comme l'élément fondateur de la préhistoire locale en Guadeloupe, et la Société d'histoire de la Guadeloupe a montré son caractère pionnier dans ce cas précis, d'autant que son action s'est poursuivie par l'organisation d'une exposition d'archéologie précolombienne inaugurée le 20 février 1965 au 1^{er} étage de l'Hôtel de ville de Pointe-à-Pitre, exposition qui fut ensuite présentée à Basse-Terre dans les locaux du Conseil général. À cette occasion, le docteur André Nègre, qui rédige le compte-rendu dans le numéro 3-4, tente de justifier le vocabulaire utilisé en le rattachant aux travaux des préhistoriens prestigieux qui faisaient l'opinion à cette époque comme l'abbé Breuil, Teilhard de Chardin, Leroi-Gourhan.

L'article suivant est de Pierre Vérin. Il s'agit d'un extrait de sa thèse de *master of Arts* soutenue à l'Université de Yale en 1964. Il fait la compilation des informations fournies par les chroniqueurs du XVII^e siècle, les RR. PP. Bouton, Du Tertre, Breton, Labat, ainsi que de César de Rochefort et de La Borde. Comme il l'indique dans son préliminaire, « ... nous nous efforcerons dans cette brève description de l'ancienne culture caraïbe de présenter des vues diachroniques quand il sera nécessaire afin de tenir compte de l'acculturation... » Il fait le point sur les peuples concernés, Gallibis ou Callinago (*Kalinago*), Ignéris ou Allouagues ou Arawaks et Caraïbes, et fait le point d'une société amérindienne au point de vue social, politique, économique et culturel, telle que l'ont perçue leurs contemporains.

En deux ans, la Société d'histoire de la Guadeloupe a posé les bases d'une connaissance du monde amérindien des Petites Antilles dans ses deux volets d'étude, l'archéologie et l'histoire.

Le R.P. Maurice Barbotin, en 1969, utilise les deux aspects pour traiter des « Arawaks et Caraïbes à Marie-Galante ». La première partie repose sur les découvertes archéologiques faites dans la région de Folle-Anse mises en comparaison avec les vestiges de Morel. Le Père Barbotin qualifie d'Arawaks et de Caraïbes les peuples qui sont à l'origine des cultures identifiées, ce qui souligne sa vision historique appuyée sur les chroniqueurs. Les illustrations qui appuient les descriptions du matériel découvert donnent à l'article un caractère plus vivant et pédagogique. La seconde partie de l'article est nettement marquée par son caractère historique.

Le n° 15-16 de l'année 1971 comporte deux articles purement archéologiques. Le premier, d'Edgar Clerc, fait le point sur un objet lithique qui l'avait intrigué dès le début de sa carrière d'archéologue : les *trois-pointes*. Dans son article intitulé : « Les trois-pointes des sites précolombiens de la côte nord-est de la Grande-Terre », il étudie 60 trois-pointes provenant de quatre gisements de Gros-Cap, Damencourt, Morel et Anse-à-l'Eau. Il les compare à ceux des autres îles qui ont été analysés par J. Walter Fewkes. Toutes celles qu'il a trouvées sont à rapprocher du quatrième groupe défini par J. W. Fewkes « ...elles ne présentent aucune tête sculptée... » et se distinguent par leurs formes. Des croquis illustrent ses propos et ses démonstrations. Cet objet est lié à des cultures bien déterminées et la conclusion laisse ouvert le champ d'explication de leur utilité et de leur utilisation, sans doute, laisse-t-il entendre, en relation avec les croyances et la religion : « Nous désirons surtout effectuer des recherches sur les raisons ou les croyances qui ont été à l'origine de leur apparition et sur leur utilisation exacte par les Amérindiens entre le III^e et le IX^e siècle de notre ère. »

L'article qui suit immédiatement, écrit par le R.P. Barbotin, est intitulé « Archéologie caraïbe et chroniqueurs ». Il s'agit d'un essai d'interprétation des vestiges amérindiens à la lumière des textes écrits par les chroniqueurs. Les haches polies, sont particulièrement mises en valeur avec les croquis des différents types.

Cette interpénétration de l'archéologie et de l'histoire se poursuit avec Jacques Adélaïde-Merlande en 1972 dans un

article intitulé « La société caraïbe d'après les chroniqueurs du XVII^e siècle ». La première partie est particulièrement intéressante, car l'auteur fait une synthèse des connaissances archéologiques au moment où il écrit. On voit nettement l'influence des deux écoles qui se dessinent dans cette matière. Étant historien, il ne prend pas partie dans un débat qui l'intéresse mais qui concerne la préhistoire. Il rappelle d'abord la chronologie établie par Edgar Clerc en utilisant sa typologie (paléo-indien, méso-indien et néo-indien) et il cite Mattioni, archéologue basé en Martinique, qui s'appuie sur des types de cultures comme le « saladoïde insulaire » et « saladoïde modifié et terminal » qui annonce la professionnalisation de l'archéologie dans nos îles. Cet article marque un tournant dans l'approche de l'archéologie vue par un intellectuel concerné par la recherche historique. Dans le reste de l'article, l'historien reprend le dessus avec l'analyse des documents écrits.

La deuxième partie de l'article du R.P. Barbotin liant les chroniqueurs et l'archéologie, parue au 1^{er} trimestre 1972 (n°21) nous semble plus technique. Les schémas qui l'accompagnent montrent une maîtrise de plus en plus affirmée des techniques de la recherche et une volonté pédagogique dans ses propos.

Le dernier article de cette série indique le passage à une division plus marquée entre l'archéologie et l'histoire. Pierre Vérin analyse une culture de Sainte-Lucie de type Suazey (« Note sur une culture de Sainte-Lucie du type Suazey et quelques perspectives comparatives pour l'archéologie guadeloupéenne ») qu'il associe à une culture de type Caliviny, deux sites éponymes de niveaux culturels (Suazoïde et Caliviny). À partir des découvertes sur ces sites situées à Grenade et à Sainte-Lucie, il établit une comparaison avec les découvertes d'Edgar Clerc et du R.P. Barbotin pour les intégrer à une nouvelle classification.

Cet article marque la fin des publications dans le bulletin qui correspond à la professionnalisation de l'archéologie avec la création de la DRAC. Les découvertes et les rapports de fouilles sont dorénavant publiés dans des publications spécialisées ou à usage interne.

Toutefois, dans la foulée, il faut signaler la réédition d'ouvrages du XVII^e siècle en rapport avec les débuts de la colonisation et les Amérindiens. Dans la série de la *Bibliothèque d'histoire antillaise*, le premier ouvrage réédité en 1972 est le témoignage du père Mathias Du Puis, religieux des frères

prêcheurs ou dominicain : *Relation de l'establissement d'une colonie française dans la Gardeloupe, isle de l'Amérique, et des mœurs des sauvages* est la reproduction de l'édition de 1652. La seconde partie intitulée « Des mœurs des sauvages » donne un témoignage vu par un religieux. L'année suivante, paraît le quatrième numéro de la même série qui est la reproduction de l'ouvrage du R.P. André Chevillard : *Les desseins de son Eminence de Richelieu pour l'Amérique*, reproduction de l'édition de 1659. Moins descriptif et plus axé sur les problèmes religieux, il traite des relations entre les Caraïbes et les religieux qui tentent de les convertir, tout en réfutant et dénigrant leurs croyances religieuses. Enfin, un ouvrage de base mis en forme à partir d'une série de textes capitaux laissés par le R.P. Raymond Breton qui vécut plusieurs années parmi les Caraïbes, les *Relations de l'île de la Guadeloupe*, constituent une source irremplaçable dans l'étude des sociétés caraïbes du XVII^e siècle. Sa parution, en 1978, est le résultat du travail d'une équipe constituée de religieuses et religieux et d'un professeur de lettres classiques de Martinique, coordonnée par le R.P. Fabre et Jean-Paul Hervieu. Cet ouvrage constituait le tome 1, le tome 2 devant être formé par le *Dictionnaire franco-caraïbe et caraïbo-français* du même R.P. Breton. La disparition du R.P. Fabre, qui était la véritable cheville ouvrière du projet, ne permit pas son aboutissement. Le projet était pourtant nécessaire à la connaissance du passé de la Guadeloupe et des Antilles. Cela est prouvé par les différentes éditions qui ont vu le jour depuis, parmi lesquelles nous trouvons celle des éditions Karthala en 1999⁴.

Ces circonstances montrent que dans la première moitié de son existence, le sujet intéressait les membres de la Société d'histoire de la Guadeloupe, mais qu'à partir de la fin des années 1970, les préoccupations et les centres d'intérêt des animateurs de la Société d'histoire de la Guadeloupe changèrent et cette publication semble clore, pour un temps, le débat en son sein. Il faudra attendre 18 ans avant de retrouver mention des Amérindiens.

En 1996, les circonstances ont changé, l'archéologie, comme nous l'avons dit, s'est professionnalisée avec la création d'un

4. BRETON (R.P. Raymond), *Dictionnaire caraïbe-français*, 1665, édition présentée et annotée par LE CELIA et LE GEREC, IRD-Karthala, Paris, 1999.

service spécifique de l'archéologie à la DRAC, et tout un *Bulletin* y est consacré, le n°109 (3^e trimestre 1996). Il se compose de quatre articles liés par le même thème : Les Amérindiens dans un cadre géographique plus vaste, les Antilles et la zone méso-américaine. Deux sont plus à caractère ethno-historique, le premier rédigé par moi-même est intitulé : « Contribution à l'étude du cannibalisme chez les Amérindiens ». Il s'agissait de faire le point sur cette pratique religieuse et ses déclinaisons dans les divers peuples de la zone méso-américaine du Brésil au Mexique. L'article d'Henri Petitjean Roget, dont le titre est explicite : « Les femmes caraïbes insulaires : lecture comparée des chroniques françaises du XVII^e et du XVIII^e siècles sur les Petites Antilles » traite des Caraïbes avec un angle d'attaque original et qui change l'approche des sociétés amérindiennes de notre zone. Après avoir rappelé l'existence des sources les plus anciennes, il fait un état complet des ouvrages des XVII^e et XVIII^e siècles et de leurs rééditions modernes, suivi d'une analyse critique. Cela en fait un outil indispensable à l'étudiant qui voudrait se lancer dans l'étude des Caraïbes insulaires ou au lecteur désireux de s'informer en allant directement aux sources. Le reste de l'article est une étude poussée de celles-ci avec le regard du spécialiste qui débusque les éléments sous-jacents des témoignages qui s'y trouvaient, à l'insu même de leurs auteurs.

Eric Gassies, après avoir défini l'intérêt de la création d'une carte archéologique en Guadeloupe, donne des informations sur son élaboration en cours. André Delpuech, du service archéologique de la DRAC, a choisi le *Bulletin* pour faire le point des recherches menées en Guadeloupe avec Corinne Hofman et Menno Hoogland de l'université de Leiden. L'article, illustré de nombreuses photos et de schémas, est une synthèse des connaissances acquises sur le terrain à l'issue de plusieurs campagnes de fouilles. Il annonce un ouvrage plus important qui a été publié l'année suivante. La conclusion rappelle la différence entre les sources ethno-historiques, qui ne concernent qu'une petite période de l'histoire, et l'importance de l'archéologie pour reconstituer le passé de ces peuples sans écritures. Il répond ainsi aux questions qui étaient posées tout au long de la vie de la Société d'histoire de la Guadeloupe.

La question des Amérindiens a donc évolué à l'intérieur de la Société d'histoire de la Guadeloupe, et cette évolution reflète

celle des connaissances au moment où les articles ont été écrits. Les hommes qui sont à l'origine de la Société d'histoire de la Guadeloupe ont posé la problématique de la préhistoire locale avec les outils à leur disposition à leur époque. Ce sont des pionniers qui ont dû créer un vocabulaire spécifique affiné et de plus en plus précis au fur et à mesure de leurs études. La création puis le développement de l'université Antilles-Guyane et de sa section historique, d'abord en Guadeloupe avec l'antenne universitaire, puis en Martinique avec la faculté d'Histoire, ont permis l'arrivée de professeurs spécialisés. D'autre part, la création de la DRAC et surtout son développement par des professionnels de l'archéologie, qui ont leurs propres publications et leurs propres réseaux, ont éloigné jusqu'à une date récente l'archéologie amérindienne de la Société d'histoire de la Guadeloupe. Il faut rappeler que l'étude de l'archéologie est plutôt l'apanage des facultés des Sciences et l'histoire de celle des Lettres. Toutefois, l'ethno-histoire fait le lien entre les deux matières. Si le *Bulletin* a publié la synthèse des recherches archéologiques en Guadeloupe, en revanche, nous n'avons aucun article sur les découvertes de Saint-Martin malgré l'importance de celles-ci pour le renouvellement des connaissances.

Ainsi, par ses publications, la Société d'histoire de la Guadeloupe a fait figure de pionnière dans une matière qui était à créer. Elle a suivi les évolutions technologiques et scientifiques et reste une référence indispensable à la connaissance des premiers habitants des Antilles.

Annexe

Publications de la Société d'histoire de la Guadeloupe

BULLETIN

ADÉLAÏDE-MERLANDE (Jacques), « La colonisation française aux Antilles à la fin du XVII^e siècle d'après les *Voyages aux isles d'Amérique* du R.P. Labat. Première partie : les Caraïbes aux Antilles à la fin du XVII^e siècle », n^o 1, 1^{er} semestre 1964.

- CLERC (Edgar), « Le peuplement précolombien des Antilles et ses vestiges en Guadeloupe », n°2, 2^e semestre 1964.
- NÈGRE (André), « Exposition d'archéologie précolombienne », n°3-4, 1965.
- VÉRIN (Pierre), « L'ancienne culture caraïbe à l'époque coloniale », n°5-6, 1966.
- BARBOTIN (R.P. Maurice), « Arawaks et Caraïbes à Marie-Galante », n°11-12, 1969.
- CLERC (Edgar), « Les trois-pointes des sites précolombiens de la côte nord-est de la Grande-Terre », n°15-16, 1971.
- BARBOTIN (R.P. Maurice), « Archéologie caraïbe et chroniqueurs », n°15-16, 1971.
- ADÉLAÏDE-MERLANDE (Jacques), « La société caraïbe d'après les chroniqueurs du XVII^e siècle », n°17-18, 1972.
- BARBOTIN (R.P. Maurice), « Archéologie caraïbe et chroniqueurs », n°21, 1974.
- VÉRIN (Pierre), « Note sur une culture de Sainte-Lucie du type Suazey et quelques perspectives comparatives pour l'archéologie guadeloupéenne », n°23, 1975.
- LAFLEUR (Gérard), « Contribution à l'étude du cannibalisme chez les Amérindiens », n°109, 1996.
- DELPUECH (André), « Archéologie amérindienne en Guadeloupe : recherches récentes et perspectives », n°109, 1996.
- GASSIES (Éric), « La carte archéologique », n°109, 1996.
- PETITJEAN ROGET (Henry), « Les femmes Caraïbes insulaires : lecture comparée des chroniques françaises du XVII^e et XVIII^e siècles sur les Petites Antilles », n°109, 1996.

OUVRAGES

- DU PUIS (R.P. Mathias), *Relation de l'établissement d'une colonie française dans la Gardeloupe, isle de l'Amérique, et des mœurs des sauvages*, reproduction de l'édition de 1652, Basse-Terre, 1972.
- CHEVILLARD (R.P. André), *Les desseins de Son Éminence de Richelieu pour l'Amérique*, reproduction de l'édition de 1659, Basse-Terre, 1973.
- BRETON (R.P. Raymond), *Relations de l'île de la Guadeloupe*, Basse-Terre, 1978.